

dans l'art, et l'écrin poétique qui porte son nom demeure assurément la production la plus parfaite de la poésie latine proprement dite.

Poèmes
en prose.

La même époque voit aussi naître la prose poétique. Auparavant une loi immuable et toujours obéie de l'art naïf et vrai, comme de l'art ayant conscience de lui-même, prescrivait le mariage du sujet poétique et du mètre : l'un appelait l'autre. Mais dans le mélange et la confusion des genres qui caractérisent le siècle, cette loi fléchit. — Du roman je n'ai rien à dire, si ce n'est que l'historien le plus renommé d'alors, *Sisenna*¹, ne crut pas déroger en traduisant pour la foule les *Contes Milésiens* d'*Aristide*², ces nouvelles à la mode, de la plus obscène et plus folle espèce.

Le roman.

Œuvres
esthétiques
de Varron.

Viennent ensuite les écrits esthétiques de Varron, apparition plus heureuse et plus originale, et se plaçant comme les précédentes sur le terrain indécis de la prose poétique. Non content de se faire le représentant principal des études latines historiques et philologiques, Varron est aussi l'un des plus féconds et des plus intéressants auteurs, dans les belles-lettres pures. Issu d'une famille plébéienne, originaire du pays Sabin et depuis deux cents ans admise dans le sénat de Rome, élevé selon la tradition de la discipline et de l'honneur antiques³, Marcus Terentius Varron, de Réaté (638-727), avait atteint l'âge mûr au commencement de la période actuelle. Il se rangea, comme bien on

116-27 av. J.-C.

¹ [V. *infra*, à la rubrique *Histoire*, p. 264.]

² [*Aristide*, l'auteur des *Milesiaca*, ou contes milésiens, fameux dans l'antiquité, et dont il nous reste un spécimen dans les *métamorphoses* d'Apulée et le *Lucius* de Lucien. A quelle époque a-t-il vécu? Quelle fut sa vie? on l'ignore.]

³ « Quand j'étais enfant, » écrit-il quelque part (*Catus, de liber. educ.*), « j'avais sur le dos une simple tunique, avec une toge sans bandelettes; j'allais pieds nus dans ma chaussure : point de selle sur le dos de mon cheval; le bain chaud; pas tous les jours, le bain dans le fleuve, rarement. » — Il fit ses preuves de bravoure, d'ailleurs, et commanda une subdivision de la flotte durant la guerre contre les pirates; il y gagna la couronne navale VII, p. 261].

pense, parmi les constitutionnels, et prit énergiquement, honorablement, sa part dans leurs faits et gestes et aussi dans leurs souffrances. Homme de lettres, il lutte à coups de brochures contre la première coalition « *le monstre à trois têtes* » : soldat, nous l'avons vu commandant de l'Espagne ultérieure, à la tête d'une armée Pompéienne (VII, p. 264). Quand la république a péri, le vainqueur le reçoit à merci et le prépose dans Rome à la Bibliothèque qu'il veut fonder. Vieillard, Varron sera encore une fois entraîné dans le tourbillon des tempêtes qui recommencent : seize ans après la mort de César, sa vie largement remplie s'achève dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année. Les œuvres esthétiques, qui ont fait surtout son illustration, n'étaient autres que de courts Essais, tantôt simples sujets en prose, tantôt esquisses de fantaisie, et dont le canevas également prosaïque s'entremêlait de nombreux fragments en vers. Les premiers consistaient en de brefs traités philosophiques et historiques (*logistorica*) : les seconds furent les fameuses « *Satires Ménippées* ». Dans les uns comme dans les autres, ce ne sont point les maîtres latins anciens qui lui servent de modèles; ses satires, notamment, ne suivent pas le sillon de Lucilius. On a vu que la satire romaine ne constitue point un genre spécial et défini, et le mot lui-même (*satura*) n'a guère qu'un sens négatif : elle est « la poésie variée », elle ne se rattache à aucun genre connu avant elle, et change de forme et de caractère selon le talent du poète qui la manie. Œuvres légères ou sérieuses, Varron demande toujours ses guides à la philosophie grecque d'avant les Alexandrins : dans ses essais esthétiques il imite les dialogues d'*Héraclide*, d'*Héraclée* Pontique († vers 450); dans la satire, il se fait le disciple de *Ménippe*, de *Gadara* en Syrie (qui florissait vers 475). De tels choix disent tout. Héraclide s'était inspiré des dialogues philosophiques de Platon : mais admirateur ébloui de la forme du maître, il en avait perdu de vue la valeur

Ses modèles.

300 av. J.-C.

279.

scientifique, et n'avait songé qu'à vêtir d'un poétique vêtement ses élucubrations de fabuliste : auteur agréable et beaucoup lu, il n'avait été rien moins qu'un philosophe¹. Autant faut-il en dire de Ménippe, vrai coryphée littéraire d'une secte, dont toute la sagesse consiste à renier la philosophie même, à bafouer ses adeptes, à pratiquer enfin le cynisme de Diogène. Professeur bouffon d'une doctrine après tout sévère, ce même Ménippe avait enseigné par des exemples assaisonnés de boutades moqueuses qu'en dehors de la vie honnête tout n'est que vanité ici-bas et là-haut ; mais que rien surtout n'est plus vain que les querelles des prétendus sages². Voilà quels furent les vrais modèles de Varron, ce Romain des anciens jours, plein de haine contre les misères du temps présent, tout plein aussi de l'humeur goguenarde des ancêtres, non étranger d'ailleurs au sentiment plastique, mais par là même insensible à tout ce qui n'était point fait matériel ou figure réalisable, à tout ce qui était idée ou système, en un mot le plus antiphilosophique des antiphilosophiques romains³. Néanmoins, à rester disciple, il garde sa

¹ Héraclide fut disciple de Platon, à Athènes; et le maître, parlant pour la Sicile, lui confia la direction de l'école pendant son absence. Il étudia les Pythagoriciens, et reçut aussi les leçons d'Aristote. Polygraphe au premier chef, philosophie, mathématiques, musique, histoire, grammaire et poésie, il avait touché à tout. Il ne nous reste rien de ses ouvrages, sauf un résumé politique (περί πολιτικῶν) dont l'authenticité encore est douteuse.]

² [Ménippe, de Gadara (Syrie), esclave d'abord, s'adonna à la philosophie cynique (Diog. Laert. 6, 99) : de ses écrits satiriques, et persifleurs, il ne reste rien que le nom qu'il a laissé, nom adopté par Varron, par Lucien, par J. Lipse chez les modernes (*Satyr. Ménipp.*), et, par notre fameuse Satire Ménippée. — Il est cité par Gell. 2, 18, Macrob. 1, 11; et Cic., qui le mentionne dans ses *Académiques* (*Acad.* 1, 2). — Frey, *de vita scriptisque Men. cynici et de sat. T. Varr. Coloniae*, 1843.]

³ Quoi de plus enfantin que le tableau Varronien des diverses philosophies? Varron commence par éliminer tout système qui ne se propose pas le bonheur de l'homme comme fin dernière; puis cette distinction faite, il n'énumère pas moins de 288 philosophies diverses. L'habile homme était trop érudit pour convenir qu'il ne pouvait

liberté: s'il emprunte à Héraclide et à Ménippe et l'inspiration et la forme générale de son œuvre, il est trop personnel, trop carrément Romain pour ne pas donner à ses reproductions un caractère essentiellement libre et national. Prenez ses écrits du genre sévère, les *Essais* consacrés au développement d'une pensée morale, à un sujet quelconque d'intérêt commun, il n'ira point s'égarer comme Héraclide dans les affabulations des contes Milésiens, et servir au lecteur des historiettes enfantines comme les aventures d'*Abaris*, ou de la jeune fille ressuscitée le septième jour après sa mort. Ce n'est que rarement qu'il recouvre sa *Moralité* du vêtement des nobles mythes grecs, comme dans l'essai intitulé « *Oreste ou l'Hallucination (Orestes, de insanía)*. » D'ordinaire, l'histoire lui prête un cadre, l'histoire contemporaine de sa patrie, ce qui donne à ses essais le caractère d'« *Éloges* » (et c'est aussi le nom qu'ils portent¹) consacrés aux Romains notables, et surtout aux coryphées du parti constitutionnel. Ainsi le morceau « *sur la paix (Pius, de pace)* », n'était autre chose qu'une adresse à *Métellus Pius*, le dernier de la brillante cohorte des grands généraux sénatoriens²: le morceau « *sur le culte des Dieux* » célèbre la mémoire d'un vénérable optimat et pontife, *Gaius Curion*³. Le chapitre « *sur le sort* » traite de Marius: celui « *sur la manière d'écrire l'histoire* » est dédié

et ne voulait pas lui-même être philosophe. Aussi le voit-on, sa vie durant, danser une sorte de danse des œufs plus que maladroite entre le Portique, le Pythagoréisme, et le Cynisme (*de Philosophia*).

¹ [La *laudatio Porciæ*, par exemple. — Il a écrit aussi cent cahiers d'*Hebdomades* ou *Imagines (Portraits historiques)*].

² [L. *Cæcilius Metellus Pius*, bien souvent cité dans cette histoire. — Préteur en 665, et l'un des chefs dans la guerre sociale: officier de Sylla contre Marius: consul en 694: puis proconsul en Espagne, où il guerroya contre Sertorius. Il mourut en 691, grand pontife, et eut J. César pour successeur (V. pp. 229 et s. 314 et s. 332 et s. VI, pp. 133-134, 148 et s. 238, 242. VII. p. 315.)]

³ [De *cultu Deorum*. — C. *Curio Scribonianus*, le père du tribun et lieutenant de César. Il avait défendu Clodius dans le procès des *Mystères* de la bonne déesse; il mourut en 701.]

Essais mi-partie philosophiques et historiques.

89 av. J.-C.

80.

63.

53.

au premier historiographe de l'époque, à Sisenna¹ (p. 264). *Scaurus*, le fastueux donneur de jeux, figure dans l'étude « sur les commencements du théâtre à Rome »², et le fameux dilettante banquier Atticus (p. 425), dans celui « sur les nombres »³. Prenez les deux écrits de Cicéron, aussi mi-partie historiques et philosophiques, intitulés « *Laelius, ou de l'amitié* », et « *Caton, ou de la vieillesse* », imitations, ce semble, de la manière Varronienne, et vous ferez l'idée exacte, j'imagine, de ce qu'étaient ces essais, à la fois didactiques et narratifs.

Les satires
Ménippées.

Dans ses Ménippées, Varron ne se montre pas moins original dans le fond et dans la forme. Par un coup d'audace inconnu aux Grecs, il entremêle dans ces satires les vers à la prose; et la pensée tout entière s'y imprègne d'une sève purement romaine, je dirais presque, d'un goût de terroir sabin. Comme les Essais, les Ménippées ont pour sujet ou une moralité, ou un thème quelconque à l'usage du grand public: voyez-en les titres plutôt: « *les Colonnes d'Hercule ou de la Gloire* »: « *la Marmite à son couvercle, ou des devoirs du mari* »: « *au Pot sa mesure ou de l'ivresse: Turlututu ou de l'Éloge* »⁴. Ici le vêtement plastique était, on peut le croire, nécessaire: Varron ne l'emprunte que rarement à l'histoire nationale, ainsi qu'il le fit pour sa satire intitulée « *Serranus, ou des Élections* »⁵. C'est le monde de Diogène qu'il fait passer

¹ [*Marius, de fortuna. — Sisenna, de historia.*]

² [*De sceniciis originibus.* » Il s'agit ici du *Marcus Aemilius Scaurus*, qui fut lieutenant de Pompée en Judée (VI, pp. 290 et 293). Edile curule en 696, il donna à cette occasion des jeux d'une magnificence inouïe. Il fut ensuite prêteur, puis propréteur en Sardaigne, qu'il pillait odieusement. Traduit pour concussion, défendu par Cicéron, Hortensius et autres, il est acquitté. Plus tard encore, en 702, il est accusé de *brigae*, et cette fois une condamnation le frappe.]

52.

³ [*Atticus, de numeris.*]

⁴ [*Columna Herculis, περί δόξης. — Έυρεν ή λοπάς τὸ πῶμα. — Περί γεγαμηκότων καθηρόνων. — Est modus matulae, περί μέθης. — Papiapapa, περί εγχομιών.*]

106.

⁵ [*Serranus, περί ἀρχαιρέσιων. Atilius Serranus, consul en 648.*]

devant le lecteur: *chien de quête, chien rhéteur (Cynorhetor), chien chevalier, chien buveur d'eau (ὕδρακτων), catéchisme des chiens*, voilà ses thèmes habituels! La mythologie y est mise à contribution en vue de l'effet comique. Nous trouvons dans la liste un « *Prométhée délivré* », un « *Ajax de paille* », un « *Hercule Socratique* », et un « *Ulysse et demi* »¹, que ses voyages errants ont promené sur terre et sur mer non pas dix ans seulement, mais quinze ans durant. Parfois, autant qu'on en peut juger par les débris qui survivent, notre auteur, pour orner sa pièce, l'encadre dans un récit dramatique ou romantique: ainsi fait-il pour son *Prométhée délivré*, pour son *Sexagénaire (Sexagesis)*, pour son *Matinal (Manius)*. Volontiers, sinon toujours, il met sa fable en contact avec les incidens de son existence personnelle. Les personnages du *Matinal*, par exemple, viennent à lui comme un « faiseur de livres bien réputé », et lui débitent leur récit. Quelle était la valeur poétique de ces agencements divers, impossible de le dire aujourd'hui: mais dans les rares fragments qu'il nous est donné de lire encore, que de jolies esquisses, quel esprit, quel entrain! Prométhée est délivré de ses chaînes: aussitôt le héros d'ouvrir une « fabrique d'hommes » où « *Soulier d'or*, le riche », vient faire commande « d'un jeune tendron, tout » de lait et cire fine comme les abeilles de Milet la savent « extraire des mille fleurs, d'une fillette sans os ni nerfs, » sans cheveux ni peau, nette, élégante et svelte, douce au « toucher, tendre, adorable! » — Un souffle de polémique anime ces compositions, non de cette polémique politique et de parti, à l'usage de Lucilius et de Catulle; mais souffle

Probablement Varron l'avait pris pour sujet, quoique « *stultissimus homo*, au dire de Cicéron: il avait été élu contre Q. Catulus.]

¹ [*Prometheus liberatus. — Ajax stramentitius. — Hercules socraticus. — Sesquiulysses. — V. tous ces titres et les fragmens, dans l'édition Bipontine du de lingua latina, de Varron (1788), I, pp. XX et 385, et s.]*

d'une moralité générale plus austère. L'ancienne Rome y gourmande la jeunesse indisciplinée et corrompue : l'érudit, vivant au milieu de ses classiques, y apostrophe la poésie nouvelle si relâchée et si pauvre, si condamnable dans ses tendances¹ : le citoyen de la vieille roche en veut à la Rome nouvelle, où le Forum est devenu, pour parler comme lui, *une étable à porcs* : où Numa, s'il jetait les yeux sur sa ville, n'y retrouverait plus vestige de ses sages préceptes ! Dans la bataille livrée pour la constitution, Varron suivit ce qui lui parut la ligne du devoir : pourtant ses goûts étaient ailleurs que dans la mêlée des partis : « Pourquoi donc, » s'écrie-t-il, me » faire quitter ma vie tranquille et pure pour les immon- » dices du Sénat ? » Il était du bon vieux temps, où la parole « sentait l'ail et l'oignon », mais où le cœur était sain. La guerre qu'il mène contre l'ennemi héréditaire de la tradition antique, contre les sages cosmopolites de la Grèce n'est que l'un des côtés de son opposition de vieux romain contre l'esprit des temps nouveaux. Il restait d'ailleurs dans sa voie naturelle, en même temps que dans son rôle de cynique, quand s'attaquant de préférence aux philosophes, il faisait siffler le fouet de Ménippe à leurs

¹ « Veux-tu donc bredouiller (*gargaridans*), » dira-t-il, « les » belles images et les vers de Clodius, l'esclave de Quintus, et » l'écrier comme lui : « ô sort ! ô destinée ! (*Epistol. ad Fuflum*). » — Et ailleurs : « Puisque Clodius, l'esclave de Quintus, a su faire » tant de comédies sans l'aide de la muse, ne pourrais-je pas, moi, » fabriquer aussi, comme dit Ennius, un unique petit livre ? » (*Bimarcus, οεφι τρέπων*). — Ce Clodius, inconnu d'ailleurs, semble avoir été quelque pauvre imitateur de Térence. Je ne sais dans quelle comédie de Térence, en effet, se retrouve l'exclamation dont Varron se moque : « ô sort ! ô destinée ! » — Dans l'*Ane joueur de luth* (*ὄνος λύρας*), Varron met dans la bouche d'un poète, le portrait qui suit :

« On m'appelle élève de Pacuvius, qui fut élève d'Ennius, le disciple de la muse : pour moi, je me nomme Pompilius. »

N'y avait-il point là quelque parodie de l'introduction du poème de Lucrèce (p. 238, n. 1) ? Varron avait rompu avec l'épicurisme et s'était fait son ennemi : il dut se sentir peu de penchant pour Lucrèce, et ne le cite, que nous sachions, nulle part.

oreilles, et les malmenait fort ; et ce n'était point sans battements de cœur que les adeptes du jour envoyaient à l'homme aux yeux de lynx leurs petits livres édités de la veille. Philosophiser n'est vraiment point un art. En se donnant dix fois moins de mal qu'il n'en fallait au maître de maison pour faire de son esclave un fin pâtissier, il pouvait lui-même s'éduquer philosophe : et d'ailleurs à mettre pâtissier et philosophe à l'encan, le premier trouvait enchère cent fois plus haute. Étranges personnages que ces sages ! Celui-ci veut « qu'on ensevelisse les corps » dans du miel ! Heureusement son précepte n'est point « obéi ! sans quoi on manquerait de vin emmiellé ! » Cet autre estime « que l'homme a poussé comme le cresson » : un troisième « invente une *machine à forer le monde* (*Cosmotorine, περι φθοράς κόσμου*) : par elle la terre un beau jour périra ! »

« Certes, jamais malade en délire n'a rêvé de folies, qu'un philosophe n'ait déjà enseignées ! »

N'est-ce point chose amusante que de voir l'homme *au museau velu* (le stoïcien faiseur d'étymologies) « peser attentivement ses mots au trébuchet ? » Mais rien ne vaut une bonne querelle de philosophes ! « Quelle pluie de soufflets entre athlètes approche d'une mêlée stoïcienne à coups de poings ? » Dans la satire intitulée « *la ville de Marcus ou du gouvernement* (*Marcopolis, περι ἀρχής*) », Marcus s'est construit une *Néphélococcygie*¹ selon son cœur : tout réussit au paysan, comme dans la comédie athénienne, tout aussi va mal pour le philosophe : l'homme *alerte-à-la-preuve-par-un-seul-membre* (*celer-δι-ένδς-λήμματος-λόγος*)², Antipatros, fils du stoïque, y accommode d'un coup de bêche la tête (*rutro caput displanat*) à son adversaire, le *bi-membre philosophique* (l'homme au

¹ [Chacun connaît la ville comique des *Nuées* d'Aristophane.]

² [Étrange devancier qu'ont eu les puritains anglais, *Loue-Dieu-Barebone* et autres !]

dilemme évidemment). A ces tendances morales et disputées tout ensemble, à ce don de l'expression caustique et pittoresque qui ne l'abandonna jamais, même aux jours de l'extrême vieillesse (les personnifications et le dialogue du *Traité de l'agriculture (de re rustica)* écrit à quatre-vingts ans, en sont la preuve), Varron joignait de la façon la plus heureuse la connaissance incomparable des mœurs et de la langue nationales. Cette science, qui ne se manifeste plus que sous forme de spicilèges dans les écrits purement philologiques des derniers temps de sa vie, se déploie au contraire ici directement, dans sa plénitude et sa verdeur première. Varron, dans le sens le meilleur et complet du mot, est le prince de l'érudition locale. Il sait son pays par cœur, pour l'avoir étudié lui-même pendant de nombreuses années, aussi bien dans les particularités et les traditions exclusives du temps jadis, que dans les dissipations et l'abâtardissement des temps actuels. Il sait de première main les mœurs et la langue nationales : il a complété et approfondi son savoir par d'infatigables recherches dans les archives de l'histoire et de la littérature¹. Ce qui lui manqua nécessairement en érudition, en aperception claire et vraie, selon nos idées modernes, il y suppléa à force d'étude sagace et de vif sentiment de la poésie. Il ne courut point après les *anas* de l'antiquaire, après les mots surannés ou poétiques² : il resta l'homme antique et de souche franche, presque un rustique, aimant à converser tous les jours et de longue habitude avec les classiques nationaux. Aussi, il ne pouvait pas se faire qu'il ne s'étendit maintes fois dans ses écrits sur les coutumes de ses pères, aimées de lui par dessus tout et qui

¹ [Il fut, a-t-on dit spirituellement, un *glouton de livres (helluo librorum)*, le Gabriel Naudé de son temps : « Il avait tant lu, qu'on s'étonne qu'il ait eu le temps d'écrire : il a tant écrit, qu'on a peine à croire qu'il ait pu tant lire » (S. Aug. *de civ. Dei.* 6, 1.)

² Il dit quelque part, avec un grand sens, que « sans aimer beaucoup les vieux mots, il en use assez souvent, et qu'aimant beaucoup les mots poétiques, il n'en use point. »

lui étaient familières ; que son discours ne débordât de tours et d'adages grecs et latins, de bons vieux mots restés usuels dans le langage courant de la Sabine, et de réminiscences d'Ennius, de Lucilius, de Plaute surtout ! Les écrits esthétiques en prose de Varron accusent un âge plus jeune ; et leur style ne se peut d'ailleurs retrouver dans son traité philologique¹, œuvre des derniers temps de sa vie, probablement inachevée encore au moment de sa publication, et où « comme les grives enfilées au nœud du braconnier », les membres de la phrase se rattachent tant bien que mal au sens général, au fil du sujet. Mais nous avons montré plus haut (p. 244, n. 3, et *supra*) que notre auteur avait de dessein prémédité rejeté l'appareil du style étudié et la période attique ; et ses *Essais* moraux, dégagés d'ailleurs de la commune enflure et du faux clinquant de la vulgarité, affectaient le mouvement et la vie, plutôt que la phrase artistement agencée. Bref il n'écrivait point en classique, et parfois se négligeait. Quant aux tirades poétiques intercalées dans ces pièces, elles attestent l'entente du mètre varié telle qu'on ne la retrouverait chez aucun des maîtres favoris du jour, sauf un seul peut-être ; elles attestent enfin qu'il pouvait à bon droit se compter parmi ceux à qui « le Dieu a » donné de bannir le souci du cœur des hommes, par » les chants et l'art sacré de la poésie !² »

¹ [*De lingua latina*, en 24 livres, dont 5 nous restent (du 4^e au 8^e, v. *infra*, p. 284.)

² Nous empruntons les vers qui suivent à son « *esclave de Marcus (Marcipor)* : »

*Repente noctis circiter meridie
Cum pictus aer fervidis late ignibus
Cæli choream astricen ostenderet,
Nubes aquales, frigido velo leves
Cæli cavernas aureas subdlexerant,
Aquam vomentes inferam mortalibus.
Venti frigido se ab axe eruperunt
Phrenetici septentrionum filii,*

Pas plus que le poème didactique de Lucrèce, les esquisses morales de Varron ne firent école : aux causes

*Secum ferentes tegulas, ramos, syros.
At nos caduci, naufragi ut ciconie
Quarum bipennis fulminis plumeas vapor
Perussit alte, mæsti in terram cecidimus.*

« Soudain, vers le temps de minuit, quand, au loin, émaillé de
» feux scintillants, le ciel montre les chœurs des astres, tout à coup
» les nuées chargées recouvrent la voûte d'or de leur voile
» froid et humide : elles vomissent l'eau à flots sur les mortels,
» ici bas ; et les vents, enfants furieux du septentrion, se précipi-
» tent du pôle glacé ; ils emportent tout, les tuiles, les branches
» et les débris ! Cependant, écrasés, naufragés, pareils à la troupe
» des cigognes, l'aile brûlée par l'éclair à la double pointe, nous
» tombons tristement à terre ! »

Ailleurs, dans la « *ville humaine (Anthropopolis)* », il s'écrie :
« Ni l'or, ni les trésors ne te font la poitrine libre ; les mon-
» tagnes d'or du Perse, laissent le mortel en butte aux soucis et à
» la crainte : et les portiques du riche Crassus ne l'en exemptent pas ! »

*Non fit thesauris, non auro pectus solutum :
Non animis demunt curas ac relligiones
Persarum montes, non divitis atria Crassi.*

Notre poète n'est pas moins heureux dans les vers légers. Dans la satire intitulée « *au Pot sa mesure* » (p. 254), nous lisons un joli éloge du vin.

*... Vino nihil jucundius quisquam bibit :
Hoc ægritudinem ad medendam invenerunt ;
Hoc hilaritatis dulce seminarium,
Hoc continet coagulum convivia !*

« Le vin pour tous est la plus agréable boisson ! Il est le remède
» qui guérit le malade. Il est la douce semence de la joie ; il est le
» ciment qui unit les convives ! »

Ailleurs enfin, dans la « *machine à forer le monde* » (p. 257),
le voyageur qui revient au pays natal, clôt par ces mots son adresse
aux matelots :

*Detis habenas animæ leni,
Dum ventus vos flamine sudo
Suavem ad patriam perducit !*

« Laissez carrière au doux zéphyre, tandis que son aile légère
» nous ramène dans la chère patrie ! »

générales de cet insuccès, il faut ajouter d'ailleurs le caractère tout individuel de ces compositions, caractère inséparable de l'âge mûr de leur auteur, de sa rusticité et de la nature même de son érudition. Mais il en fut tout autrement des satires Ménippées, bien supérieures, à ce qu'il semble, par le nombre et l'importance à ses écrits plus sérieux : ici, la grâce et la fantaisie du poète enchainèrent chez les contemporains et dans les âges postérieurs quiconque prisait l'originalité et la verve patriotique ; et nous-mêmes, à qui il n'est plus donné de les lire, nous pouvons, en parcourant les trop rares fragments qui en restent, nous rendre compte encore de leur réel mérite : Varron « sut rire et badiner avec mesure ! » Dernière émanation de l'honnête et naïf génie de la bourgeoisie romaine, dernier rejeton verdissant de la poésie nationale latine, Varron, dans son testament poétique, a justement légué ses enfans Ménippéens à quiconque « porte dans son cœur Rome florissante et le Latium ! » Les satires occupent une place honorable dans la littérature et l'histoire du peuple italique. ¹

« Les esquisses varroniennes ont une si haute importance historique et même poétique, elles sont connues d'un si petit nombre d'érudits, à raison de l'état fruste dans lequel nous sont parvenus les trop rares débris qui nous permettent de les juger ; enfin il est si pénible d'arriver à les déchiffrer, qu'on nous saura gré peut-être d'en donner ici quelques passages rapprochés les uns des autres, en y ajoutant en petit nombre les restaurations indispensables pour leur intelligence. — La satire du *Matinal (Manius)*, nous offre le tableau d'une maison rustique. Matinal « réveille et fait lever son monde » avec le soleil, et le conduit au travail. Les jeunes gens font eux-mêmes leur lit, que la fatigue leur rendra doux, et disposent la cruche d'eau et la lampe. Leur boisson vient de la source claire et fraîche ; pour nourriture, ils ont le pain, pour assai-sonnement, les oignons. A la maison, et aux champs tout marche à souhait. La maison n'est point une œuvre d'art, mais un architecte y apprendrait la symétrie. Pour les champs, on veille à ce qu'ils soient en ordre et bien tenus, à ce qu'ils ne dépérissent point par négligence ou mauvaise culture : Ceres reconnaissante, protège les fruits contre tout dommage, et les

L'histoire.

Rome n'a jamais possédé l'histoire critique et nationale des temps classiques d'Athènes, l'histoire universelle telle

» meules hautes et fournies réjouissent le cœur du cultivateur. Là
 » aussi l'hospitalité règne encore, et quiconque a sucé le lait d'une
 » mère est le bienvenu. Chambre au pain, tonneaux à vin, saucis-
 » sons pendus en foule à la poutre, clefs et serrure, tout est mis au
 » service du voyageur, et les plats s'entassent devant lui : rassasié
 » bientôt, l'hôte est assis, ne regardant ni devant, ni derrière,
 » joyeux et approuvant de la tête, devant le feu de la cuisine. Va-
 » t-il se coucher, on étend pour lui les plus chaudes peaux de
 » brebis à la double toison. Ici, l'on obéit, en bon citoyen, à la juste
 » loi qui ne fait jamais tort à l'innocent par défaveur, et par
 » faveur ne pardonne jamais au coupable. Ici l'on ne dit point de
 » mal du prochain ! Ici, on ne salit point le foyer sacré avec les
 » pieds ! Mais on honore les Dieux par le recueillement et les
 » sacrifices : on offre au dieu lare son morceau de viande sur la
 » petite assiette à ce destinée, et quand meurt le maître, on accom-
 » pagne sa bière des prières déjà dites aux funérailles du père et de
 » l'aïeul. »

Dans une autre satire, un « *Maître des anciens* (*Gerontodidas-
calus*), » se présente : la dépravation des temps en fait sentir le
 besoin plus que d'un maître de la jeunesse. Il enseigne « comment
 » autrefois tout était chaste et pieux dans Rome, » tandis qu'au-
 » jourd'hui les choses sont bien changées. « Mon œil me trompe-t-il ?
 » Ne vois-je pas des esclaves en armes contre leurs maîtres ? —
 » Jadis, quiconque ne se présentait pas à la levée des milices, était
 » vendu à l'étranger comme esclave : maintenant le censeur de l'aris-
 » tocratie (IV, p. 53. V, p. 374. VI, p. 243. VII, p. 172), qui laisse
 » faire les lâches, et laisse tout se perdre, est appelé un grand
 » homme (*magnum censorem esse*) : il récolte l'éloge, dès qu'il ne
 » vise point à se faire un nom en tracassant ses concitoyens ! —
 » Jadis le paysan romain se faisait raser une fois la semaine
 » [entre deux *nondines*] ; maintenant l'esclave des champs ne
 » se trouve jamais assez propre. — Jadis, on trouvait sur le
 » domaine une grange pour dix récoltes, de vastes celliers pour
 » les tonneaux, et des pressoirs à l'avenant ; actuellement le
 » maître a des troupes de paons, il incruste ses portes de bois de
 » cyprès d'Afrique. Jadis la ménagère filait la laine de ses mains,
 » tout en ayant l'œil au feu et à la marmite, et veillant à ce que la
 » purée ne brûlât pas : aujourd'hui » (et nous prenons ceci dans
 une autre satire) « la fille mendie de son père une livre pesant
 » de bijoux, et la femme un boisseau de perles de son mari. Jadis,
 » dans la nuit des noces, l'homme se tenait coi et niais : aujourd'hui
 » la femme se donne au premier bon cocher venu. Jadis les enfants
 » étaient l'orgueil de la femme ; aujourd'hui, quand le mari sou-
 » haite des enfants, celle-ci de répondre : ne sais-tu pas ce que dit
 » Ennius : « Mieux vaut exposer sa vie dans trois batailles, qu'engendrer

qu'elle a été écrite par Polybe. Même sur un terrain plus favorable, le récit des événements contemporains ou

» une seule fois ! » — « Jadis c'était joie complète pour la
 » femme, quand une ou deux fois par an, le mari la menait à la
 » campagne, sur un char sans coussins (*arcera*) ! » Maintenant,
 ajoutait sans doute Varron (cf. *Cic. pro Mil.* 21, 55), la dame se
 fâche quand il part sans elle, et elle se fait suivre en route par sa
 valetaille élégante de Grecs, et par sa chapelle de musique, jusqu'à
 la ville. — Dans un *essai* moral, « *Calus* ou de l'éducation des
enfants (*Calus, vel de liber. educand.*), » Varron entretient l'ami
 qui lui demande conseil, des divinités auxquelles selon l'usage,
 antique, il convient de sacrifier pour le bien de l'enfant : de plus,
 il fait allusion au système intelligent des anciens Perses, à sa propre
 jeunesse élevée à la dure ; il défend l'excès de la nourriture et du
 sommeil, le pain trop fin, les mets trop délicats : les jeunes chiens,
 dit le vieillard, ne sont-ils pas aujourd'hui nourris plus judicieuse-
 ment que nos enfants ! — « Et puis, à quoi bon tant de sorcières et
 » tant de momeries, quand il faudrait au lit du malade le conseil
 du médecin ! » — Que la jeune fille se tienne à sa broderie, pour
 apprendre à s'y connaître un jour en broderie et en tissus : qu'elle
 ne quitte point trop tôt le vêtement de l'enfance ! — Ne menez
 point ces enfants aux jeux des gladiateurs : le cœur s'y endurecit
 vite et y apprend la cruauté !

Dans « le *Sexagénaire* (*Sexagesis*), » Varron se pose en
 Epiménide : endormi à l'âge de dix ans, il se réveille au bout d'un
 demi-siècle. Il s'étonne de se retrouver avec la tête chauve au lieu de sa
 tête d'enfant court tondue, avec son affreux museau, avec le poil inculte
 d'un hérisson ; mais ce qui l'étonne le plus, c'est Rome tant chan-
 gée. Les huitres du Lucrin, jadis un plat de noces, se servent à
 tous les repas : en revanche, le débauché perdu de dettes apprête
 sa torche dans l'ombre (*adest fax involuta incendio*). Jadis le père
 pardonnait au fils : c'est le fils aujourd'hui qui pardonne à son
 père... « en l'empoisonnant ! » Le comice électoral n'est plus
 qu'une bourse : le procès criminel, qu'une mine d'or pour le juré.
 On n'obéit plus qu'à une loi, une seule, ne rien donner pour rien.
 Les vertus ont disparu ; et notre homme à son réveil est salué
 par de nouveaux hôtes (*inquilinae*), le blasphème, le parjure,
 la luxure. « Oh ! malheur à toi, Marcus, malheur à ton som-
 » meil, et à ton réveil ! » A lire cette esquisse, on se reporte aux
 journées de Catilina. Et de fait, c'est peu de temps après Catilina,
 que notre vieil auteur l'a écrite (vers 697), et le dénouement plein
 d'amertume de la satire n'est point sans un fond de vérité. Marcus,
 rabroué comme il faut pour ses accusations intempestives et ses
 réminiscences sentant l'antiquaille (*ruminaris antiquitates*), est
 jeté du haut du pont dans le Tibre, comme un vieillard inutile.
 C'est la parodie d'une coutume primitive de Rome. De fait, il n'y
 avait plus de place à Rome pour de tels hommes.

57 av. J.-C.